

FASCICULE N° 65 Prix : 1 fr. 20.

Belgique : 1 fr 50



— Mon télégramme a dû vous causer un
certain étonnement, n'est-ce pas? (Page 1984)

C. I.

LIVRAISON 257

Alors, Ivan Ivanovitch mit la tête hors de la tente et, s'adressant à la sentinelle qui montait la garde devant l'entrée, il lui demanda du feu.

Mais l'homme ne répondit pas.

— Je te parle ! insista le Russe. Je t'ai demandé si tu avais des allumettes... Il ne nous est pas défendu de fumer, je suppose ?

— Attendez ! répondit finalement le gardien. D'ici peu, on vous apportera ce que vous désirez !

— Que nous apportera-t-on ?

— Vous le verrez bien...

Ivan Ivanovitch rentra dans la tente et revint s'asseoir auprès de ses deux compagnons d'aventure qui demeuraient absorbés dans leurs pensées.

Un quart d'heure plus tard, deux serviteurs du prince entrèrent dans la tente, apportant un grand plateau rempli avec des dattes, des bananes, des cigarettes, des allumettes et du café.

— Diable ! s'exclama le capitaine en souriant. Quelle aimable pensée ! Est-ce que tout cela est vraiment pour nous ? Ne se serait-on pas trompé de tente ?

— Non, répondit le domestique. C'est pour vous... Notre maître est en train de dîner avec ses invités et il nous a ordonné de vous apporter ceci...

L'officier échangea avec ses deux camarades un regard étonné.

Il y avait vraiment de quoi être surpris !

Moins d'une heure auparavant, le prince s'était montré insolent et brutal envers les captifs, et maintenant, il les traitait avec tant de considération !

Qu'en pensez-vous ? demanda le capitaine quand les deux serviteurs se furent retirés.

— A en juger par ceci, répondit Ivan Ivanovitch, -- il semblerait que le Cheik soit animé des meilleures in-

tentions envers nous !... Il nous traite comme des hôtes plutôt que comme des prisonniers.

James Wells hocha la tête avec un air de doute.

— Ceci pourrait bien être le dernier repas des condamnés à mort ! murmura-t-il. Que Dieu nous garde !... Mais de toute façon, s'il faut mourir, il vaut mieux que ce soit après un agréable repas que le ventre vide !

Et les trois hommes se mirent à manger de bon appétit.

CHAPITRE CCLXXXII.

FLECHES EMPOISONNEES.

Lucie Dreyfus se disposait à répondre à la lettre de Leni Roeder, quand son attention fut attirée par une grande rumeur de voix qui venait de la rue. En même temps, la femme de chambre apparut sur le seuil de la porte et s'exclama avec inquiétude :

— Madame ne s'est elle pas aperçue de ce qui est arrivé ?

— J'ai entendu des cris, répondit Lucie. Que se passe-t-il ?

— Que Madame veuille bien s'approcher de la fenêtre et jeter un coup d'œil dans la rue !

La jeune femme s'avança vers la fenêtre et vit une grande foule de gens groupés devant la maison et qui poussaient des clameurs confuses.

— Que veulent-ils donc ? demanda Lucie.

Mais la femme de chambre n'eut pas besoin de répondre car, juste à ce moment, des hommes qui paraissaient très surexcités se mirent à crier :

— Mort au traître !... A bas Dreyfus !... Mort aux espions !... Qu'ils s'en aillent tous en Allemagne et qu'ils nous débarrassent de leur présence !

Lucie se mit à se tordre nerveusement les mains.

— Mon Dieu !.. On dirait que c'est à moi qu'ils en veulent, maintenant ! Ah, quel horrible supplice !

Et elle se laissa tomber dans un fauteuil, se couvrant le visage de ses mains.

— Ne souffrons nous pas encore assez ? gémit-elle. Pourquoi ces gens veulent-ils encore nous poursuivre de leur haine ? Qu'avons-nous donc fait pour mériter un aussi horrible sort ?

A ce moment, les deux enfants firent irruption dans la pièce.

— Maman !.. Maman ! J'ai peur ! s'exclama la petite Jeanne.

— Pourquoi crient-ils ainsi ? demanda Pierrot.

Les deux bambins s'étaient jetés dans les bras de leur mère qui les serra désespérément contre son cœur, tandis que des larmes abondantes coulaient sur son visage.

— Ne pleure pas, maman ! dit le petit garçon en la caressant. N'aie pas peur, maman ! On ne te fera pas de mal !

La malheureuse s'efforça de sourire.

Pendant ce temps, la femme de chambre, qui était restée près de la fenêtre, continuait d'observer ce qui se passait dans la rue. Soudain elle se retourna et s'écria en s'adressant à sa patronne :

— Ils s'approchent de plus en plus, Madame ! On dirait qu'ils veulent entrer dans la maison !

Lucie s'approcha de nouveau de la fenêtre pour jeter un coup d'œil dans la rue.

Une foule tumultueuse s'était massée devant la porte d'entrée de l'immeuble, hurlant sans trêve et proférant les pires menaces. Quelques individus brandissaient

leurs poings vers les fenêtres de l'appartement, incitant les autres à pénétrer dans la maison.

Soudain une pierre, lancée avec force, fit voler en éclats l'une des vitres de la fenêtre derrière laquelle se tenaient Madame Dreyfus et la servante, puis retomba au milieu de la pièce.

Les deux femmes avaient eu tout juste le temps de bondir en arrière pour ne pas être atteintes. Les deux enfants se mirent à crier d'épouvante et, tous tremblants, ils se retirèrent dans un coin en sanglotant.

Le vacarme devenait de plus en plus assourdissant.

— Je crois que Madame ferait bien de téléphoner à la police ! conseilla la femme de chambre. Il faut empêcher que ces misérables puissent entrer dans la maison...

La pauvre Lucie se tordait les mains de désespoir.

— Ah ! gémit-elle avec un soupir. Si seulement mon beau-frère était ici !

— Que Madame n'attende pas un instant de plus ! insista la domestique. Il faut téléphoner tout de suite au commissariat !... Que Madame pense à ce qui pourrait arriver si...

— Vous avez raison, interrompit Lucie.

Et, après avoir jeté un coup d'œil vers les deux enfants qui étaient encore tout pâles de frayeur, elle se dirigea résolument vers l'appareil téléphonique.

Quand elle eut obtenu la communication, elle expliqua en quelques mots ce qui était arrivé et supplia le fonctionnaire qui était à l'autre extrémité du fil d'envoyer tout de suite une escouade d'agents.

Après une attente de quelques minutes, on lui répondit que les agents seraient là dans quelques instants.

Mais de longues minutes s'écoulèrent sans que l'on voie arriver la police et la foule devenait de plus en plus

menaçante. Le concierge avait eu la présence d'esprit de fermer la porte d'entrée dès le commencement de la manifestation, mais les énergumènes qui s'agitaient sur le trottoir paraissaient avoir l'intention de l'enfoncer.

Au comble de la terreur, Lucie décrocha encore une fois le récepteur du téléphone et demanda le numéro du colonel Picquart. Mais quand elle l'eut obtenu. on lui annonça que l'officier n'était pas chez lui.

Et les agents ne se montraient toujours pas.

Que fallait-il faire ?

Le fonctionnaire qui avait répondu à Lucie, quand elle avait téléphoné au commissariat, avait paru prendre la chose avec beaucoup de nonchalance et il ne semblait pas qu'il fallait beaucoup se fier à la promesse qu'il avait faite comme à regret. Il était fort possible qu'un temps considérable s'écoulât encore avant que les gardiens de la paix n'apparaissent.

La malheureuse réfléchit un instant, puis elle décida de téléphoner également à Emile Zola, lequel lui répondit personnellement et après l'avoir écoutée avec une grande attention lui promit de venir immédiatement chez elle.

Lucie se sentit aussitôt tranquillisée.

— Fermez les volets des fenêtres, dit-elle à la servante. Je ne veux plus entendre cet affreux vacarme ! Ah ! Les infames ! N'ont-ils donc aucune pitié dans le cœur.



Un grand quart d'heure s'était déjà écoulé et la police n'était pas encore arrivée. La foule continuait de se répandre en imprécations contre Dreyfus et contre sa malheureuse famille. Ils n'avaient pas encore enfoncé la

porte, mais cela pouvait arriver d'un moment à l'autre.

Mais soudain, une voiture s'arrêta au coin de la rue et un monsieur qui était dans le véhicule se leva, fixant un regard indigné sur la foule qui avait obligé le cocher à arrêter son cheval.

Un instant après, la voix d'Emile Zola s'élevait au dessus des clameurs de la foule.

— Que faites-vous, malheureux ! s'exclama-t-il. Qui vous a incités à vous montrer aussi féroces envers une pauvre femme sans défense ?

Un hurlement formidable et sauvage lui répondit :

— C'est la femme du traître Dreyfus ! Elle est la complice de l'espion ! Nous voulons qu'elle soit expulsée de Paris et de la France !

— A bas Dreyfus !

— Mort aux traîtres à la Patrie !

Le célèbre romancier fit un geste pour obtenir un peu de silence, puis il reprit d'une voix vibrante :

— Vous êtes dans une profonde erreur, mes pauvres amis ! Vous vous êtes laissé tromper par des gens de mauvaise foi ! Alfred Dreyfus est innocent !

Un jeune homme à l'air insolent fit quelques pas vers la voiture où se tenait l'écrivain et il s'écria sur un ton aigu :

— Combien vous a-t-on payé pour le défendre ?

— Imbécile ! lui répondit Emile Zola. Et vous ?... Combien vous a-t-on payé pour l'attaquer ?

A ce moment, quelqu'un dans la foule reconnut le romancier et le bruit s'en répandit comme une traînée de poudre.

Tout le monde regardait avec curiosité l'auteur de Thérèse Raquin et de tant d'autres œuvres réalistes bien connues du public.

Mais on se demandait avec étonnement pourquoi il prenait la défense de Dreyfus.

Quelques-uns parmi les manifestants discutaient la chose avec un certain calme, tandis que les autres continuaient de crier à tue-tête :

— A bas Dreyfus !... Mort aux traîtres !

La confusion était indescriptible. Les menaces et les imprécations se confondaient avec les hurlements et les coups de sifflets. Quelques énergumènes avaient recommencé de lancer des pierres contre les volets des fenêtres.

Finalement, la police arriva.

Le tumulte se calma aussitôt et la foule fut assez rapidement dispersée. Emile Zola put enfin entrer dans la maison.



Quand Lucie vit apparaître l'écrivain, elle lui tendit la main avec un geste de détresse infinie et s'exclama :

— Merci infiniment, Monsieur Zola ! Excusez-moi si je me suis permise de vous déranger, mais j'étais seule avec ma servante et mes pauvres petits.

Le romancier lui adressa quelques paroles d'encouragement, puis il s'assit auprès d'elle en la regardant avec une affectueuse bienveillance.

— Vous avez vu comme ils étaient montés contre nous ? lui demanda Lucie en essuyant ses yeux remplis de larmes.

— Oui... Mais ils ne sont pas eux-mêmes responsables de cela... Ce sont des gens de mauvaise foi qui les ont surexcités ainsi... L'opinion publique peut souvent devenir la meilleure auxiliaire des canailles, car le peuple

ne se laisse que trop facilement tromper !

— Mon Dieu ! Comment tout cela va-t-il finir, Monsieur Zola ?.. Qu'advindra--il de nous ?

— Courage, Madame Dreyfus !... Je me suis juré de ne pas renoncer à la lutte jusqu'à ce que j'aie réussi à faire triompher la cause de votre mari...

— Merci ! Merci ! Vous êtes vraiment très bon, monsieur Zola ! Mais j'ai peur de ne pouvoir résister jusqu'à la fin ! Avez-vous vu comme la police a pris son temps pour intervenir ? C'est un véritable miracle que ces exaltés n'aient pas enfoncé la porte de la maison ! Mes pauvres enfants mouraient de peur !

— Ne vous agitez pas ainsi Madame... Vous devez avoir du courage et faire appel à toute votre force de caractère afin de pouvoir supporter jusqu'à son terme cette épreuve..... Ne pourriez-vous vous éloigner de Paris pour quelque temps ?

— Croyez-vous que je ferais bien de partir, Monsieur Zola ?... Dans ce cas, je pourrais aller me réfugier auprès de mes parents... Non pas pour moi-même, mais pour soustraire mes enfants aux violences de ces dangereux exaltés...

— Alors, partez, Madame... Partez tout de suite... Durant votre absence, je travaillerai pour vous et pour votre infortuné mari.

— Oui, je partirai Monsieur Zola... Merci encore une fois de tout ce que vous avez déjà fait pour nous.

— Ne me remerciez pas... En défendant votre cause, je défends la justice de l'humanité.

Puis le romancier se leva et s'inclina devant la jeune femme.

— Excusez-moi de vous quitter si vite, Madame, dit-il encore. Mais j'ai encore beaucoup de choses à faire aujourd'hui... Justement ces jours-ci, je suis en train de rédiger un memorandum pour la défense de votre mari...

Je vous jure que je saurai bien renverser l'opinion publique en votre faveur ! Au revoir, Madame...

Dès que l'écrivain se fut retiré, la jeune femme commença de faire ses préparatifs pour le départ

CHAPITRE CCLXXXIII.

CAMPAGNE D'EMILE ZOLA

La propagande de la presse payée par les ennemis d'Alfred Dreyfus faisait sentir de plus en plus sa mal-faisante influence. La fureur du peuple n'avait plus de limites et les jeunes gens surtout manifestaient une haine violente contre le supposé traître à la patrie.

Emile Zola ne se lassait pas d'écrire article sur article pour essayer de convaincre le public de son erreur. Mais bientôt, les journaux commencèrent à refuser les articles du romancier qui fut alors obligé de les faire imprimer sous forme d'opuscules.

Au cours du mois de décembre 1897, l'un de ses opuscules fut mis en vente dans tout Paris. Il était plus spécialement adressé à la jeunesse et se terminait par ces phrases :

L'histoire d'Alfred Dreyfus est donc très simple. Il a été condamné sur la foi d'un document qui a été reconnu avoir été fabriqué de toutes pièces par un faussaire. Maintenant, l'on accuse le frère du martyr d'avoir dénoncé ce faussaire, comme si cela n'avait pas été pour lui le devoir le plus sacré. Une telle façon de procéder peut-elle être considérée comme juste et raisonnable ? Non ! Si la justice militaire veut sauvegarder sa dignité, elle doit poursuivre le coupable qui, jusqu'à présent, de-

meure en liberté, tandis que l'innocent languit dans la plus horrible des captivités. Je n'ignore pas que les jeunes gens qui se laissent inciter à parcourir les rues en poussant des cris de mort contre Dreyfus ne représentent qu'une infime minorité de la jeunesse française ; mais je voudrais que même cette minorité n'existât point.

Jeunes gens français, ne commettez pas le crime d'exalter la haine contre un innocent et de favoriser les entreprises des misérables qui le persécutent ! Soyez humains et généreux ! Ne craignez pas de combattre les lâches qui se cachent dans l'ombre pour faire le mal !

C'était ainsi qu'écrivait Emile Zola avec un enthousiasme toujours croissant, mais sa noble initiative ne rencontrait que l'indifférence et les moqueries du public.

Plus d'une fois, en passant dans les rues, il dut subir l'humiliation d'entendre chuchoter derrière lui les mots de « vendu », « complice des traîtres » et d'autres injures de ce genre.

Ce furent là des jours bien tristes pour l'illustre romancier qui supportait néanmoins ces cruelles épreuves avec une courageuse dignité et qui n'aurait pour rien au monde voulu abandonner la lutte qu'il avait engagée avant d'avoir remporté une complète victoire.



Suivant le conseil d'Emile Zola, Lucie Dreyfus s'était retirée dans une villa que ses parents possédaient aux environs de Paris.

La malheureuse passait ses journées dans une terrible anxiété, lisant les articles et les opuscules de Zola ainsi que les commentaires et les ripostes de la presse enne-

mie. La lutte devenait de plus en plus âpre et les esprits s'exaltaient toujours d'avantage.

Au bout de huit jours, la jeune femme reçut finalement la visite de Mathieu.

Après avoir embrassé son beau-frère, elle lui demanda tout de suite en le regardant fixement dans les yeux avec une expression angoissée :

— Eh bien Mathieu ? M'apportes-tu de bonnes nouvelles ? Quand le procès de Ferdinand Esterhazy va-t-il avoir lieu ?

— Demain... Je suis précisément venu pour te ramener à Paris. Je suis convaincu de ce que nos espoirs vont se réaliser à la suite de ce procès.

— Et... comment cela finira-t-il ?

— Par la libération d'Alfred... La culpabilité d'Esterhazy sera certainement démontrée, parce que les preuves qui existent contre lui sont irréfutables.

— Et tu voudrais que j'assiste à l'audience ? Non, Mathieu... Je ne m'en sens pas la force... Je ne pourrais pas résister...

La mère de Lucie, qui assistait à l'entretien, donna raison à sa fille.

— Il vaut mieux que Lucie n'expose pas ses nerfs à cette nouvelle épreuve, dit-elle. L'émotion pourrait la rendre malade et nous avons déjà bien assez d'ennuis comme cela... Non... Elle doit, d'abord et avant tout, songer à sauvegarder sa santé, parce que ses enfants ont besoin d'elle.

Mathieu fit de la tête un signe négatif.

— En ce moment, il faut que Lucie se montra plus forte et plus courageuse que jamais, ma chère mère, Elle doit venir à Paris, parce qu'elle devra certainement être interrogée au cours du procès... Son témoignage sera décisif et nous aidera considérablement à remporter la victoire que nous attendons depuis si longtemps...

— Ah !.. Si nous pouvions vraiment la remporter !

— Pourquoi devrions-nous en douter ? Le même public qui, aujourd'hui, insulte Alfred, voudra le porter en triomphe demain ma chère Lucie... Il faut absolument que tu assistes à l'audience, parce que si tu ne venais pas, ton absence pourrait être interprétée comme un signe de crainte ou de faiblesse.

Lucie tremblait de tous ses membres et elle ne trouvait pas la force de répondre.

Mathieu insista encore.

— Il faut que tu le fasses pour Alfred, fit-il.

— Eh bien, soit, Mathieu je viendrai, dit-elle finalement, puisque tu crois que tel est mon devoir, je ne dois pas hésiter à l'accomplir.. Je viendrai avec toi à Paris.

— Et tu ne regretteras point, ma chère Lucie, parce que notre victoire est désormais certaine...

— Que Dieu t'entende, Mathieu !

— Courage ! s'exclama le jeune homme en posant une main sur l'épaule de sa belle-sœur. Je suis allé voir Maître Laborie hier, ainsi que le colonel Picquart et Emile Zola... Tous trois partagent mon optimisme et sont bien résolus à poursuivre la lutte...

— Vont-ils assister au procès ?

— Certainement !

Une lueur de joie et d'espérance apparut enfin dans les yeux de Lucie.

— Quand devons-nous partir ? demanda-t-elle à son beau-frère.

— Ce soir... De cette façon, nous pourrons être au tribunal à neuf heures précises...

— Bien, Mathieu !.. Ce soir, je prierai la Sainte Vierge pour qu'elle nous assiste dans notre juste cause !

CHAPITRE CCLXXXIV

PAUVRE LOUISE !

L'épouse du colonel Henry était demeurée pendant plusieurs heures plongée dans un état d'indicible détresse marole, se sentant opprimée par les plus sinistres pressentiments.

Finalement, elle s'était couchée, mais ses tristes pensées avaient continué de la poursuivre l'empêchant de s'endormir.

Elle ne savait pas pourquoi, mais elle avait la prémonition de ce que son bonheur était irrémédiablement compromis.

Ah, comme il avait peu duré, son beau rêve d'amour ! Mais, au fond, pourquoi se tourmentait-elle ainsi ?

Son mari ne l'aimait-il pas ? Ne la comblait-il pas d'amabilités et de prévenances ? Leur union n'allait-elle pas être bientôt consolidée par la naissance d'un enfant ?

Durant quelques instants, la jeune femme reprit un peu courage et elle crut qu'elle allait pouvoir chasser toutes ses tristes pensées. Mais au bout de quelques minutes, l'angoisse pénétra de nouveau dans son âme, la torturant par d'horribles visions de douleur et de désespoir.

Ce ne fut que quand les premières lueurs de l'aube commencèrent à blanchir le ciel qu'elle finit par s'endormir.

Elle eut un sommeil court et agité. Elle s'éveilla vers neuf heures, se leva tout de suite, s'habilla en hâte et passa dans la salle à manger.

Pourquoi la femme de chambre n'avait-elle pas préparé le déjeuner pour Robert ?

— Ah ! murmura-t-elle en se passant une main sur le front. J'oubliais qu'il a du sortir de très bonne heure pour son service d'inspection...

Elle se fit apporter une tasse de café qu'elle but en lisant distraitement un journal.

Puis elle se leva et se dirigea machinalement vers le cabinet de travail de son mari.

Elle s'assit dans le fauteuil qui était devant le bureau et s'absorba de nouveau dans ses pensées, le regard fixé dans le vide.

Elle n'avait jamais senti aussi nettement la puissance de son amour pour son époux qu'à ce moment là.

Tout-à-coup, son attention fut attirée par l'enveloppe qui se trouvait placée bien en évidence sur le buvard de la table à écrire.

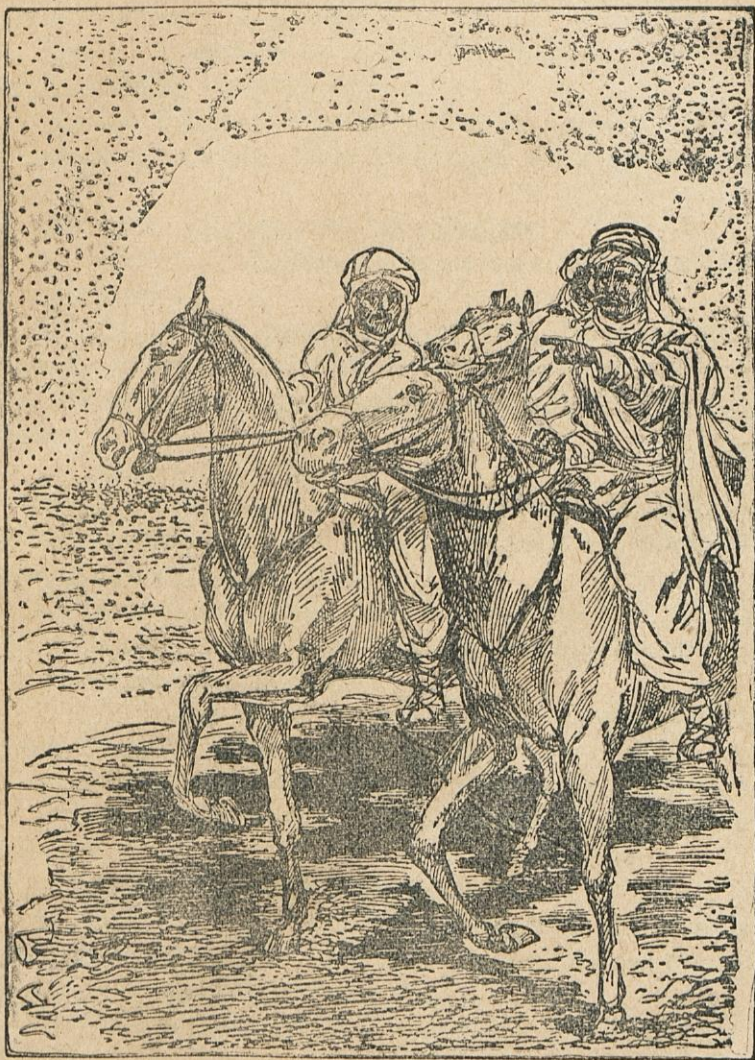
Elle y jeta un coup d'œil et, avec grand étonnement elle lut la suscription : « A ma chère Louise ».

Un faible cri s'échappa de ses lèvres et, d'un mouvement instinctif, elle porta les mains à son cœur.

Une lettre de son mari... adressée à elle ? Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ?

Le souvenir des événements de ces derniers jours lui revinrent brusquement à la mémoire... La visite des deux officiers... la mauvaise humeur de Robert... son attitude si étrange... la tristesse qu'il avait montrée quand il l'avait quittée la veille au soir...

Et puis, le prétexte de devoir sortir de bonne heure



Il guida ses compagnons vers les confins du désert...
(Page 2008)

pour un service d'inspection !

Non !... Tout cela lui avait sauté à l'esprit avec une clarté soudaine et fulgurante.

Louise réfléchit encore un instant, puis elle déchira l'enveloppe, en retira la lettre qu'elle contenait et se mit à lire.

Soudain, un grand cri lui échappa.

— Robert !... Robert ! s'exclama-t-elle. Mon Dieu ! On va le tuer !

Et, en proie à une folle agitation, la jeune femme sortit de la pièce, traversa le vestibule et se mit à descendre l'escalier en pleurant et en gémissant de temps à autre :

— Robert ! Robert !

Mais, au moment où elle atteignait les dernières marches, la malheureuse chancela et tomba à la renverse poussant un cri de détresse.

La femme de chambre et la cuisinière qui, inquiètes de son étrange allure, l'avaient suivie dans l'escalier, se précipitèrent à son secours.

L'infortunée gisait en travers de l'escalier, les yeux à demi fermés continuant de gémir.

— Madame est blessée ! s'exclama la cuisinière.

— Il faut téléphoner à un médecin ! dit la femme de chambre.

— Transportons-là d'abord dans sa chambre...

Le concierge, qui venait d'apparaître, aida les deux servantes à porter leur patronne jusque dans sa chambre à coucher où on l'étendit sur le lit :

La femme de chambre s'empressa de téléphoner au médecin qui ne tarda pas à venir.

Il se mit à examiner attentivement Madame Henry et son visage prit une expression soucieuse et préoccupée.

— Est-ce grave ? demanda anxieusement la femme de chambre.

— Cela pourrait être assez grave, en effet, répondit le docteur. Madame se trouve dans une condition intéressante et la chute qu'elle a faite pourrait avoir des conséquences dangereuses. Il ne s'agit pas tant de la blessure que d'une très forte commotion nerveuse, produite, probablement, par quelque violente émotion...

Les deux servantes échangèrent un coup d'œil interrogateur.

Une violente émotion ?

Sûrement, il devait être arrivé quelque chose d'anormal, puisque Madame Henry s'était précipitée tout-à-coup dans l'escalier en pleurant et en gémissant, sans même avoir pris le temps de se coiffer d'un chapeau.

La femme de chambre mit le médecin au courant de ceci et, hochant la tête avec un air perplexe, ce dernier conclut :

— Il faudrait la faire transporter tout de suite dans une clinique, car je crains que les conséquences de ce choc nerveux ne vont pas tarder à se manifester.



Dès que le duel eut pris fin le colonel Henry n'eut plus qu'une pensée : retourner le plus vite possible auprès de sa chère Louise.

Mais quand il descendit de voiture devant l'immeuble où il habitait, il vit une chose qui lui causa une grande inquiétude :

Une ambulance de la Croix Rouge stationnait devant la porte.

Un horrible pressentiment avait immédiatement assailli le misérable.

Il se mit à monter l'escalier quatre à quatre, et dès

qu'il eut pénétré dans son appartement dont la porte d'entrée était grande ouverte, il vit un spectacle qui confirma aussitôt ses craintes et le fit frémir d'angoisse et de terreur.

Louise était étendue sur une civière que deux infirmiers s'apprêtaient à emporter et le médecin leur donnait des instructions à mi-voix.

— Mon Dieu ! s'écria Henry. Qu'est-il arrivé ?

Et il se laissa tomber à genoux à côté de la civière en sanglotant.

Qu'as-tu ma chérie ? Parle-moi, je t'en supplie ! Réponds !

Mais la malheureuse ne répondit que par un faible

Mais la malheureuse ne répondit que pas un faible gémissement et elle referma aussitôt ses yeux qu'elle avait entr'ouverts un instant en entendant la voix de son mari.

Alors l'officier s'adressa au docteur, lui demandant d'une voix étranglée d'émotion :

— Expliquez-moi ce qui est arrivé, je vous en prie ! Ne me laissez pas dans cette terrible inquiétude !

— Calmez-vous, colonel, répondit le médecin. Votre femme a fait une chute dans l'escalier et il faut qu'elle soit transportée tout de suite dans une clinique, car je crains qu'elle ne souffre de lésions internes.

Henry se mit à pleurer comme un enfant.

— Est-ce que ça va être grave ? gémissait-il. Va-t-elle devoir subir une opération chirurgicale ?

— C'est assez probable, colonel...

— Mais elle est enceinte, docteur ! Que va-t-il arriver ?

— Je ne saurais rien vous dire de précis, fit le docteur non sans une certaine impatience. Mais ne perdez pas courage... Nous tâcherons d'éviter que des complications se produisent en raison de la grossesse... Espé-

rons que l'enfant vit encore...

L'officier se pencha encore une fois vers sa femme, lui caressant doucement les cheveux.

La malheureuse continuait de gémir et paraissait être en proie à de vives souffrances.

Le médecin fit signe aux deux infirmiers de soulever la civière.

— Puis-je venir moi aussi ? demanda le colonel. Je vous supplie de ne pas me séparer de ma femme docteur !

— Venez nous rejoindre dans une heure... Je pourrai alors vous communiquer un diagnostic plus précis...

Puis le médecin donna à l'officier l'adresse de la clinique et la civière fut emportée par les infirmiers qui se mirent à descendre l'escalier avec leur douloureux fardeau, tandis que le colonel les suivait d'un regard éploré.

Ah ! Quel horrible malheur ! Sa chère Louise était en danger de mort !



Henry n'avait pas encore réussi à deviner les causes de l'accident dont son épouse avait été victime.

Dans sa surexcitation, il avait tout à fait oublié la lettre qu'il avait écrite le soir précédent et qu'il avait laissée sur la table de son cabinet de travail. Désirant être renseigné, il appela la femme de chambre et lui dit d'une voix mal assurée :

— Racontez-moi avec précision tout ce qui est arrivé durant mon absence...

— Je ne le sais pas moi-même, Monsieur, répondit la servante. Tout ce que j'ai remarqué, c'est que Madame est entrée dans le cabinet de travail de Monsieur après avoir pris son petit déjeuner dans la salle à manger....

Quelques minutes après cela, la cuisinière et moi, nous avons entendu un cri, puis un autre. Et tout-à-coup, nous avons vu Madame sortir précipitamment du cabinet de travail et s'élancer vers l'escalier, telle qu'elle était, sans chapeau ni manteau... Assez inquiètes, nous l'avons suivies dans l'escalier qu'elle s'était mise à descendre très rapidement, tout en sanglotant et en laissant échapper de sourds gémissements... Au moment où elle allait arriver en bas, elle est tombée tout-à-coup en poussant un grand cri et elle ne s'est pas relevée... C'est le concierge et nous qui l'avons transportée jusque dans sa chambre et j'ai tout de suite téléphoné pour faire venir le médecin qui a déclaré que Madame allait devoir être emmenée dans une clinique. Peu de temps après, vous êtes arrivé... Je ne sais rien de plus et la cuisinière pas davantage...

Henry avait écouté la jeune servante sans l'interrompre.

Maintenant, il comprenait tout, car il s'était tout-à-coup souvenu de la lettre qu'il avait écrite la veille au soir.

Si Louise était entrée dans le cabinet de travail, elle devait certainement avoir trouvé cette lettre.

Tout tremblant d'émotion, il pénétra dans cette pièce et jeta un coup d'œil sur la table à écrire.

La lettre n'y était plus. L'officier se mit à regarder autour de lui et il ne tarda pas à voir la lettre et l'enveloppe sur le tapis.

Donc, la jeune femme avait lu ce qu'il avait écrit et elle avait pensé qu'elle ne le reverrait plus vivant ! C'était sûrement cela qui lui avait causé cette terrible émotion qui pouvait lui être fatale, ainsi qu'à l'enfant que l'on attendait !

Et, de plus, elle était à présent au courant de son nouveau crime !

Henry resta pendant plus d'une heure immobile, la

tête entre ses mains, les coudes appuyés sur la table. Puis, se souvenant de ce que le médecin lui avait donné rendez-vous à la clinique, il se leva, remit son manteau et son képi et sortit en toute hâte.

Il n'avait qu'une seule préoccupation une idée fixe qui lui faisait oublier toute le reste : sauver à tout prix la pauvre Louise.

Arrivé à la clinique, il demanda à voir sa femme, mais l'infirmière à qui il s'était adressé lui répondit :

— Madame Henry est en ce moment dans la salle de chirurgie... Veuillez avoir un peu de patience Monsieur le colonel, et attendre que l'opération soit terminée...

L'officier laissa échapper un soupir et s'assit sur une banquette du vestibule.

Une demi-heure plus tard, il vit apparaître le médecin qu'il avait déjà vu chez lui et il se précipita à sa rencontre en s'exclamant :

— Eh bien, docteur ? Est-ce qu'elle est sauvée ?

— Oui, répondit le médecin avec un air sombre. Malheureusement, l'enfant ne vit plus...

— Mon Dieu ! Puis-je voir ma femme, maintenant ?

— Pas encore, colonel... Elle a besoin d'un repos absolu... Mais vous pourrez la voir demain...

— Demain ! Mais comment vais-je pouvoir résister jusqu'à demain à une aussi terrible anxiété, docteur ?

La moindre émotion, en ce moment, pourrait être fatale à Madame Henry...

— Je ne me sens pas le courage de m'éloigner sans l'avoir vue, docteur... Laissez-moi rester ici dans une chambre séparée... Je paierai ce qu'il faudra...

— Comme vous voudrez, colonel... Je vais donc vous faire donner une chambre... Mais promettez-moi que vous n'insisterez pas pour voir votre femme avant que je vous y invite moi-même.

— C'est entendu, docteur... Je vous le promets...

Et, d'un pas incertain, l'officier suivit l'infirmière que le médecin avait appelée pour le conduire à une chambre réservée.

CHAPITRE CCLXXXV.

LA FÊTE DANS L'OASIS.

Ivan Ivanovitch le capitaine Rieur et James Wells avaient terminé leur repas et, après avoir dégusté leur café, ils se mirent à fumer en silence.

Pendant ce temps, les invités d'Abd-el-Rahman se préparaient à assister à la fête que le prince allait donner.

— Cette fête ne nous promet rien de bon ! s'exclama le détective.

Le capitaine se mit à rire.

— Voilà que vous devenez pessimistes, tandis que moi, je ne me sens pas le moins du monde préoccupé ! dit-il. Soyez tranquille, mon cher ami ! Le prince est trop intelligent pour vouloir se charger de la responsabilité du meurtre de trois Européens.

— Croyez-vous qu'Abd-el-Rahman tienne réellement compte de telles responsabilités ? fit le détective. Moi, j'en doute fort et je croirais plutôt qu'il se sent absolument sûr de n'avoir rien à craindre de personne... Et je crains qu'il n'ait l'intention de couronner la fête en offrant à ses invités le spectacle de trois Européens se balançant gracieusement aux branches d'un beau palmier !

James Wells ne put s'empêcher de frémir à cette peu réjouissante évocation.

— Il me semble que vous voyez vraiment les choses trop en noir, Ivan Ivanovitch ! dit l'officier. Le Cheik Abd-el-Rahman n'est assurément pas un homme des plus scrupuleux, mais je ne pense tout de même pas qu'il soit un assassin !

— Espérons-le, dit James Wells qui n'avait pas l'air trop rassuré.

Et les trois hommes se plongèrent de nouveau dans leurs méditations en attendant que le destin s'accomplisse.



Vers la tombée de la nuit, un Arabe pénétra de nouveau dans la tente des prisonniers ; leur apportant encore du café, des fruits et des gâteaux.

L'on entendait le son d'une musique au rythme de danse qui venait du côté où se trouvait le tente d'Abd-el-Rahman.

— Cette musique m'énerve ! s'exclama tout-à-coup le capitaine Rieur. Je me demande ce que ces bandits peuvent bien être en train de faire !

— Je suppose qu'ils s'amusent à leur manière, répondit Ivan Ivanovitch.

— Si nous découpons une fente dans la toile en arrière de la tente, nous pourrions peut être voir quelque chose nous aussi suggéra James Wells.

— Voilà une bonne idée ! s'exclama le détective. Cela nous fera sans doute passer le temps un peu plus agréablement !

Ce disant, il retira un couteau de sa poche et se dit en devoir de découper une ouverture dans la toile.

Quand il eut terminé cette opération il se retourna

vers ses deux compagnons et leur dit :

— Tenez la sentinelle à l'œil pendant que je regarde au dehors.. Si cet imbécile s'aperçoit de ce que nous avons fait, il pourrait donner l'alarme, croyant que nous avons voulu prendre la fuite.

Rieur et Wells se rapprochèrent de l'entrée tandis que le Russe jetait un coup d'œil à travers l'ouverture.

— Est-ce que vous voyez quelque chose ? lui demanda James Wells après un moment.

— Certainement ! Je vois précisément la clairière où le banquet a lieu...

— Ne parlez pas si fort ! conseilla le capitaine. Que font-ils ?

— Ils sont en train de manger comme des loups ! répondit le détective. Ne sentez-vous pas cette bonne odeur de rôti ?

— Certainement ! répondit Wells. Et je voudrais bien en avoir ma part ! Ces deux repas de fruits et de café que l'on nous a servis n'étaient pas trop réconfortants !

— Et les femmes ? demanda Rieur.

— Je n'en vois qu'une seule que le gardien du harem vient d'amener... C'est une superbe créature, grande et élancée, à demi-nue !... Voilà qu'elle commence à danser... Entendez-vous la musique ?

Rieur s'approcha à son tour et se mit à regarder à travers la fente.

— Voyez-vous ? demanda le Russe.

— Très bien... Mais... ne reconnaissez-vous pas cette femme ?

— Il me semble...

— Silence ! chuchota James Wells. Ecoutez !

Les trois hommes se mirent à écouter attentivement et ils ne tardèrent pas à entendre un bruit confus qui se rapprochait de plus en plus.

— Ce sont des chevaux qui galopent ! dit James

Wells qui s'était étendu par terre et avait appuyé son oreille contre le sol.

Au même instant, une sonnerie de trompettes retentit.

— Les Arabes donnent l'alarme ! s'écria Rieur. Que serait-il donc arrivé ?

— Ce n'est pas bien difficile à deviner ! répondit le détective. Ce sont les Français qui viennent nous délivrer... Notre petit pigeon aura porté le message à destination !

La musique avait cessé tout-à-coup et l'on entendait des ordres impérieux.

Le capitaine était plein d'enthousiasme.

— Oui ! Ce sont les nôtres ! Nous sommes sauvées ! s'écria-t-il.

— Sans aucun doute ! Les Arabes ont donné le signal d'alarme et ils se préparent à la défense.

Wells aurait voulu jeter un coup d'œil à travers la fente aussi, mais il n'en eut pas le temps parce qu'un groupe d'indigènes venaient de faire irruption dans la tente pour empêcher les prisonniers de prendre la fuite.

— Idiots ! leur cria l'officier. Il faudra bien que vous nous laissiez libres quand même, parce que nos compatriotes sont sur le point d'attaquer votre campement.

Ivan Ivanovitch le poussa du coude et lui chuchota à l'oreille :

— Ne les insultez pas ! Ils pourraient se venger ! Songez que nous sommes encore en leur pouvoir !

— Je ne pense pas qu'ils aient compris, répondit le capitaine. Ces imbéciles ne doivent pas savoir le français...

— Il ne faudrait pas trop s'y fier, mon cher capitaine...

— Ivan Ivanovitch a raison, dit James Wells. Il vaut mieux être prudents afin de ne pas risquer notre vie juste

au moment où nous allons être délivrés.

Les Arabes avaient complètement perdu leur sang-froid en présence du danger et ils couraient d'un côté à l'autre du campement, s'armant fébrilement.

On entendait partout des ordres brefs et des cris de colère.

Le capitaine Rieur tenta de mettre la tête hors de la tente pour voir ce qui se passait. Mais l'un des guerriers lui asséna un violent coup de poing sur la nuque, l'obligeant à se retirer.

— Maudit démon !... Tu me le paieras ! rugit l'officier au comble de la fureur.

— Restez tranquille mon brave ami ! lui recommanda James Wells en lui posant une main sur l'épaule. C'est le moment ou jamais de rester calme !

— Oui... Mais ce moricaud a osé porter la main sur moi ! Je lui enverrai une balle dans la peau !

Ivan Ivanovitch avait allumé une autre cigarette et il attendait les événements avec la plus grande tranquillité.

— Ce brave petit pigeon nous a rendu un magnifique service ! répéta-t-il, tandis que son visage se ranimait. Je crois que nous reverrons bientôt Tunis, de même que la belle Amy Nabot dont la présence à Paris est tellement désirée par le colonel Picquart !

— Je l'espère aussi ! répondit James Wells. Pourvu que les Arabes ne cherchent pas à se venger au dernier moment !

— Ils n'oseraient pas ! Ils n'ignorent point que les autorités françaises prendraient tout de suite des mesures de représailles contre eux.

— Sans doute... Mais on ne peut pas prévoir ce qu'ils seraient capables de faire dans un moment de violente fureur... Le prince Abd-el-Rahman est un homme capable de tout...

Le capitaine Rieur éclata de rire et s'écria d'une voix vibrante :

— Ne jouez donc pas le rôle d'un oiseau de mauvais augure, Monsieur Wells ! Désormais, nous pouvons nous considérer comme sauvés... Et il est certain que nous avons mené à bonne fin l'entreprise dont nous nous étions chargés !

Pendant ce temps, la cavalerie française était arrivée à proximité de l'oasis.

Encore quelques instants, et le combat allait commencer.

CHAPITRE CCLXXXVI.

LE PROCES ESTERHAZY.

Comme au jour où s'était déroulé le procès contre le malheureux Alfred Dreyfus, les rues de Paris étaient, ce matin-là, couvertes de neige.

Et, comme au jour du procès Dreyfus, une foule compacte et tumultueuse se pressait au dehors de la salle d'audience, faisant des efforts inouïs pour y entrer.

La surexcitation du public était à son comble.

Mais cette fois, les insultes et les imprécations de la populace n'étaient point dirigées contre l'accusé, mais contre l'absent, contre l'infortuné qui avait été déporté à l'île du Diable.

Ces malheureux égarés, trompés par une bande de malfaiteurs hypocrites, voyaient en Esterhazy une victime de calomnies infames répandues par les partisans de Dreyfus.

Les journaux avaient réussi à faire croire à une grande partie de la population que le procès que l'on allait faire à Esterhazy n'était que le résultat d'un complot ourdi dans le but de sauver le coupable.

Et beaucoup de personnes éprouvaient une sincère compassion pour ce misérable, croyant qu'il était persécuté par des gens sans aveu.

On chuchotait un peu partout que les parents et les amis d'Alfred Dreyfus avaient dépensé des sommes énormes pour préparer ce coup. Ce bruit courait, répété de bouche en bouche par tous ceux qui s'agitaient devant l'entrée de la salle, cherchant à s'assurer la possession d'une place pour assister au procès.

De temps à autre, des clameurs de colère et d'indignation s'élevaient. Les gendarmes, qui n'avaient pas reçu d'ordres pour empêcher ce vacarme demeuraient impassibles, se contentant de regarder la foule avec un air de supériorité dédaigneuse.

— A bas Dreyfus ! criaient les uns.

— Mort au traître ! hurlaient les autres.

— Il faut l'envoyer à la guillotine !

— Mort à Dreyfus !

— A bas Sheurer-Kerstner, l'Alsacien ennemi de la France !

Quand arriva la voiture qui amenait le général Billot la foule éclata en acclamations enthousiastes :

— Vive le général Billot ! Vive l'armée ! Vive la France !

Et personne ne s'aperçut du sourire de satisfaction un peu ironique qui apparaissait sur les lèvres du ministre de la Guerre tandis qu'il répondait d'un signe de tête aux acclamations de la multitude.

Esterhazy apparut dans la salle accompagné de son défenseur, Maître Tézénas, un avocat peu connu jusqu'alors.

Quelques instants après, le colonel Picquart entra à son tour. Le banc des jurés était encore inoccupé.

De sourds murmures s'élevaient, mais les personnes qui avaient pu entrer dans la salle étaient obligées d'observer une certaine réserve, car les gardes auraient certainement expulsé ceux qui se seraient permis de faire trop de bruit.

Cinq ou six minutes s'écoulèrent, puis on vit apparaître le général Pellieux qui devait remplacer Boisdefffre à la présidence du tribunal. Les jurés entrèrent immédiatement après lui.

Puis, après quelques minutes encore, Lucie Dreyfus pénétra dans la salle, accompagnée de son beau-frère, de Maître Demange et de Maître Laborie.

Comme d'habitude, la malheureuse était vêtue de noir de la tête aux pieds. Son visage était très pâle et elle avait les yeux rougis de larmes.

Quelques minutes plus tard, le Commissaire du Gouvernement se leva et s'exclama sur un ton solennel :

— Au nom du Peuple Français je déclare ouvert le procès pour crime de haute trahison contre le colonel d'infanterie Ferdinand Walsin Esterhazy... Le colonel Ravary est chargé de formuler l'acte d'accusation...

Un murmure prolongé accueillit ces paroles.

Dès que le silence eut été rétabli, le colonel Ravary se mit à feuilleter quelques documents qu'il avait devant lui et, se levant, il commença son réquisitoire.

— L'accusation portée contre le colonel Esterhazy, dit-il, — a été formulée pour la première fois dans un opuscule écrit et publié par Monsieur Mathieu Dreyfus. Cette accusation inculpe le colonel Esterhazy d'avoir commis le crime de haute trahison pour lequel a été con-